

ELLES Marie-Cécile Pibiri jongle entre son doctorat sur les huiles essentielles et sa vie de famille.

«Je voulais que le sujet de ma thèse fasse rêver»

» Chaque samedi, retrouvez le portrait d'une femme de la région.

Marie-Cécile Pibiri n'est pas un rat de laboratoire. Elle l'affirme d'emblée. Si elle a fait une thèse, c'est parce que le sujet l'intéressait, et qu'elle voulait «que ça fasse rêver». Le thème développé est effectivement plutôt exotique: elle y démontre le pouvoir bactéricide des huiles essentielles à l'état gazeux. Concrètement, c'est une première étape dans une recherche qui vise à utiliser les huiles essentielles dans des systèmes de ventilation, pour parfumer et assainir l'air. Accessoirement, la chercheuse de 35 ans est aussi mère d'un garçon de 6 ans. C'est précisément l'une des raisons qui lui ont donné la possibilité de... faire cette thèse.

Reprenons. La jeune Marie-Cécile voulait devenir parfumeuse, mais aucune école ne

dispensait cette formation en Suisse. Elle opte donc pour ce qui lui paraît le plus proche: la chimie. «Je me suis dit que j'allais faire de la parfumerie après, mais lorsque j'ai eu mon diplôme à 24 ans, il était trop tard pour rentrer dans les écoles françaises.»

Elle rejoint alors pour trois ans une société genevoise de parfumerie comme «nez». Puis elle organise à Balaxert une exposition sur les senteurs. Germe alors l'idée d'utiliser les huiles essentielles dans les systèmes d'aération. «Je voulais parfumer de grands espaces, mais pas avec des produits de synthèse.» Le projet est novateur à l'époque. Elle n'imaginait pas qu'elle allait en faire une thèse.

Au labo... et aux fourneaux

«Je suis retournée à l'EPFL, au Laboratoire d'énergie so-

laire et de physique du bâtiment (LESO) où je travaille maintenant, parce que je voulais comprendre comment fonctionnait un système de ventilation, mais pas du tout pour faire de la recherche.» Puis tout s'enchaîne, la préoccupation de l'humain qui conduit son questionnement plaît à la haute école. La jeune femme, qui venait d'avoir un bébé prématuré, bénéficie alors d'une bourse du FNS (Fonds national suisse de la recherche) destinée à encourager les carrières féminines. L'EPFL a ensuite complété le financement. «M'occuper de mon fils me prenait tellement d'énergie, j'avais presque abandonné. Sans le FNS, je n'aurais jamais fait de thèse.»

Un marathon s'engage alors pour mener de front recherche et vie familiale. «Au début ça allait, mon fils était toujours à la garderie de l'EPFL, mais de-

puis qu'il va à l'école, c'est plus difficile. Je n'ai pas arrêté de demander de l'aide à mon mari et à toutes les personnes autour de moi.»

Elle évoque la difficulté de terminer ses expériences à une heure précise, tout en pensant à remplir le frigo. Un souci que n'ont pas ses jeunes collègues. «J'imaginai que, du coup, j'aurais un peu plus de temps.» Mais l'académie ne transige pas: trois ans c'est trois ans. Et la voilà, jusqu'à Noël, en train de rédiger et faire les corrections... sans rémunération. La suite? «Continuer à travailler sur l'assainissement de l'air et le bien-être par diffusion des huiles essentielles dans des espaces ventilés. Si la recherche académique ne me soutient pas, je créerai une entreprise pour partager mes connaissances... et je ferai peut-être un autre enfant!»

CAROLINE RIEDER

» EN DATES

- » 1989 Premier salaire, intégralement investi dans un Solex rouge.
- » 1995 Diplôme d'ingénieure chimiste EPFL.
- » 1999 Année de mariage et de naissance de Thomas.
- » 2005 Soutenance de sa thèse le 9 décembre.
- » 2006 Voyage en Nouvelle-Calédonie prévu pour fêter son doctorat.

